Fm 2/4827 2
Cese
Fm
19853

INSTRUCTION

SUR

LES MOYENS LES PLUS PROPRES

A ASSURER LA PROPAGATION

DES BÊTES A LAINE

DE RACE D'ESPAGNE,

ET LA CONSERVATION DE CETTE RACE

DANS TOUTE SA PURETÉ;

PAR F. H. GILBERT.

A PARIS,

Chez MEURANT, Libraire, rue du Cimetière André-des-Arts, n°. 15.

AN VI DE LA RÉPUBLIQUE.

THE NEWBERRY LIBRARY

INSTRUCTION

SUR

Les moyens les plus propres à assurer la propagation des Bêtes à laine de race d'Espagne, et la conservation de cette race dans toute sa pureté.

Le vœu si souvent et toujours si infructueusement émis par les amis de l'agriculture et de la prospérité française, pour l'amélioration de nos laines nationales, commence enfin à se réaliser. Ce n'est plus dans le cercle étroit de quelques essais que se trouve circonscrite cette importante régénération : il existe aujourd'hui, dans la République, plusieurs grands troupeaux de bêtes à laine de race pure d'Espagne ; un très-grand nombre de petits sont disséminés sur beaucoup de points de la France, et le développement de ces germes précieux nous présage l'affranchissement prochain de l'énorme

tribut que nos manufactures ont trop long-temps payé à l'étranger.

Nos cultivateurs ont enfin reconnu de quelle importance il étoit pour eux de substituer à leurs races avilies, misérables, dégradées, couvertes d'une laine peu abondante et grossière, une race forte, robuste, bien constituée, et revêtue d'une toison épaisse, fine, pesant jusqu'à dix et douze livres, et se vendant trois ou quatre fois autant que la laine commune.

C'est à cette heureuse mais un peu tardive conviction qu'est dû le concours nombreux d'agriculteurs qui, depuis quelques années, accourent, de toutes les parties de la République, à la vente, que fait faire le gouvernement, des produits du superbe troupeau qu'il entretient à Rambouillet.

C'est avoir fait un grand pas, sans doute, que d'avoir conservé, sans la plus légère trace de dégénération, pendant douze années, un troupeau de la plus grande distinction, et d'en répandre chaque année les rejetons. Mais cet avantage seroit perdu si, en disséminant des germes aussi précieux, le gouvernement ne prenoit pas le soin d'indiquer les moyens d'en assurer le succès.

C'est une vérité démontrée par mille et mille faits, et malheureusement trop peu connue, que les animaux, de quelque espèce qu'ils soient, ne passent point d'un pays dans un autre, sans éprouver un dérangement quelconque dans leur constitution et leur tempérament. Cette altération, plus ou moins sensible à raison des distances, ne cesse, pour l'ordinaire, que lorsque les animaux importés sont naturalisés avec le climat, le sol, les productions, et généralement avec toutes les circonstances locales du nouveau canton qu'ils habitent.

Quelque active que soit cette influence, elle peut cependant être modifiée par des soins calculés sur les différences qu'offrent entre eux le pays dont les animaux sont tirés et celui dans lequel ils sont transplantés.

Une observation que l'on n'a pas assez faite, et sur laquelle il est de la plus grande importance d'insister, c'est que cette influence, si souvent funeste, l'est bien davantage lorsque l'émigration se fait du nord au midi, que lorsqu'elle a lieu du midi au nord.

C'est cette observation, et c'est elle seule qui peut expliquer pourquoi des étalons danois

de la plus grande distinction ont constamment donné en France, en Espagne, et dans toutes les autres parties méridionales de l'Europe, où on les fait passer, des productions très-médiocres, pour ne rien dire de plus; tandis que des barbes, des arabes, des syriaques, des turcs, et autres étalons du midi, bien moins distingués dans leurs formes, ont régénéré toutes les races auxquelles on les a alliés. (1)

C'est par cette observation, et par elle seule, qu'on peut expliquer pourquoi les animaux des régions les plus septentrionales de l'Europe, tels que le rène, l'élan, et même les hommes de ces régions glacées, ne peuvent exister sous les climats même tempérés. C'est par elle qu'on explique pourquoi les pays méridionaux ont été, dans tous les temps, le tombeau des hommes du nord, dont ils ont éprouvé tant de fois le débordement; pourquoi l'Amérique a dévoré et

---

(1) Les étalons *danois* dont il est ici question sont les chevaux de Jutland, les premiers chevaux du monde, peut-être, pour la beauté et l'élégance des formes, très-peu connus en France, où l'on désigne sous le nom de *danois* les chevaux du Holstein, qui n'ont que du brillant, et manquent presque tous de solidité.

dévore encore journellement tant d'Européens. C'est elle enfin qui rend raison de l'issue malheureuse qu'ont eue toutes les tentatives qu'on a faites pour améliorer les bêtes à laine de France, avec des beliers et des brebis tirés d'Angleterre et de Hollande, quelque beaux que fussent les germes employés à ces améliorations. (1)

Dans les nombreux projets d'amélioration de nos laines fournies au gouvernement, je ne crois pas qu'il y en ait un seul où l'on n'ait pas proposé de relever nos races du midi avec des germes d'Espagne, et celles du nord avec des germes d'Angleterre : et ce systême est fondé

---

(1) Sur plus de vingt essais, parvenus à notre connoissance, de beliers et brebis d'Angleterre, je n'en connois qu'un seul qui ait obtenu quelque succès; c'est celui des citoyens Delporte, à Boulogne-sur-Mer, sur un terrain et sous un climat qui ne diffèrent presque point de ceux de l'Angleterre. Ces cultivateurs intelligens ont même senti la nécessité de ne tirer de cette île que des animaux de la plus petite espèce; encore ont-ils fini par se convaincre qu'ils obtiendroient bien plus sûrement et plus promptement, avec des beliers espagnols, les résultats auxquels ils aspiroient.

sur le besoin qu'ont de laine fine, propre à la carde, nos manufactures de draperies, et de laine longue et nerveuse, propre au peigne, nos manufactures d'étoffes rases. Pour peu qu'on réfléchisse sur l'effet du climat méridional sur les animaux du nord, on n'hésitera pas à renoncer à cette chimère. On hésitera bien moins encore, si l'on réfléchit que de l'alliance d'un belier espagnol avec une brebis flamande, artésienne, picarde, beaucerone, béarnaise, ou de toute autre race, à laine longue et grosse, il résulte, et souvent dès la première génération, une production dont la laine, pour la longueur, la finesse et le nerf, ne le cède en rien à la plus belle d'Angleterre; si l'on réfléchit que ce n'est qu'en alliant des beliers espagnols à leurs races communes que les Anglais ont obtenu la laine dont ils sont si jaloux; et qu'il est ridicule de croire que nous arriverons plus sûrement aux mêmes résultats, avec des germes déjà altérés, et en partie dégradés, qu'avec des germes purs et encore vierges.

Il ne peut entrer dans le plan de cette instruction de rapporter tous les faits qui se présentent en foule pour prouver cette influence des climats, et sur-tout de ceux du midi, sur les

races du nord. On peut assurer que c'est à l'ignorance ou à l'oubli de ce principe, que doit sur-tout être attribué le peu de succès des essais si souvent tentés pour la restauration de nos races dégradées, et sur-tout de nos chevaux et de nos bêtes à laine. On a trop cru, et l'on croit encore trop généralement qu'il suffit de se procurer des souches d'une beauté parfaite; on ne soupçonne pas même la nécessité de les amener peu à peu, et par des gradations ménagées avec intelligence, au régime adopté pour les animaux de la même espèce dans le pays où on les importe. On a soupçonné bien moins encore qu'il pût être utile d'attendre, pour en tirer race, que leur tempérament eût triomphé des atteintes imprimées par le changement de climat et de régime; on a toujours paru croire, au contraire, qu'on ne pouvoit trop se presser de tirer des rejetons d'animaux aussi précieux. On a été frappé d'étonnement à la vue des productions informes qui en sont sont résultées, et l'on s'est hâté d'en accuser l'inaptitude, l'ingratitude du sol et du climat.

On a été cent fois frappé d'une sorte de phénomène qu'on a vainement cherché à expliquer, et qui ne peut l'être qu'à l'aide de la

théorie, que je me borne ici à indiquer. On a remarqué que les jumens étrangères transportées, quelle que fût leur beauté, alliées à des étalons aussi importés, donnoient des productions très-inférieures à celles qu'on obtenoit de jumens communes du pays, accouplées avec les mêmes étalons étrangers; effet nécessaire de l'influence du climat sur les germes, et par suite sur leurs productions, dont l'altération se trouve en raison composée de celle du père et de la mère, mais de la dernière sur-tout, dans le sein de laquelle elles se forment, se développent, et séjournent pendant une année.

A ces principes, dont la généralité embrasse l'amélioration de toutes les espèces, nous en ajouterons quelques autres, ainsi que quelques règles de pratique plus immédiatement applicables à la régénération des bêtes à laine. Ce n'est point un traité sur le gouvernement des moutons; l'excellent *cathéchisme des bergers*, du citoyen Daubenton, que le gouvernement a fait répandre, ne laisse rien à desirer à cet égard: réunir en quelques pages, et mettre sous les yeux des cultivateurs, les principaux traits du plan de conduite qu'ils doivent suivre pour assurer leurs améliorations; voilà tout l'objet de cette instruction.

I.

Des différentes voies d'amélioration.

On a proposé un assez grand nombre de voies d'amélioration; mais il n'y en a réellement que deux entre lesquelles on puisse fixer son choix.

La première consiste à se procurer des beliers et des brebis de pure race d'Espagne, bien choisis, à les placer convenablement; à les multiplier entre eux, en écartant soigneusement du troupeau les mâles d'une race moins parfaite; à leur donner enfin, et sur-tout dans les premiers temps de l'importation, quelques soins particuliers, dont on sera amplement dédommagé par les grands bénéfices qu'on ne tardera pas à en retirer.

La seconde se réduit à acquérir des beliers espagnols, et à les allier à des brebis du pays. Cette dernière méthode arrive plus lentement à une amélioration complète; mais elle y arrive tout aussi sûrement, et elle offre l'avantage d'agir à-la-fois sur un très-grand nombre d'individus; en sorte que le temps se trouve compensé par le nombre.

Elle exige à-peu-près les mêmes soins que la

première, et il en est quelques autres qui lui sont particuliers.

On sent aisément que l'amélioration sera d'autant plus rapide, que les brebis communes dont on aura fait choix seront plus parfaites dans leur espèce.

Si la race commune est grande, et couverte d'une laine longue, grosse et épaisse, l'amélioration sera plus tardive; mais on se procurera une espèce forte, grande, et des toisons qui réuniront le poids à la finesse.

Si l'on commence avec une race petite dont la laine ait déjà de la finesse, mais soit très-rare, telles que sont les races du ci-devant Berry, de la Sologne, et quelques autres, on arrivera bien plutôt à des croisés dont la laine sera égale en beauté à celle du père; mais il faudra beaucoup plus de temps pour obtenir sa taille et sa conformation.

On peut, au reste, donner comme règle générale, qu'avec les brebis les plus grossières, alliées de génération en génération avec des beliers espagnols purs, on arrive à la perfection, au plus tard, à la quatrième génération.

Il n'est pas très-rare que, dès la première, on ait des productions égales en beauté à leur père,

non-seulement par la finesse de la laine, mais même encore par les formes : ce n'est là qu'un jeu de nature, qu'une exception qui ne détruit pas la règle qu'on vient d'établir ; il seroit dangereux de se laisser tromper par ces apparences séduisantes, et d'employer dans son troupeau, à la reproduction, ces beliers du premier degré, quelle que puisse être leur beauté : les productions tenant tout aussi souvent, et plus souvent même peut-être, de leurs ascendans que de leur père, il pourroit en résulter, et il en résulteroit même très-probablement, une dégénération très-prompte. Cette tendance des productions vers les ascendans, ne remontant jamais quatre degrés, on peut sans inconvénient employer à la reproduction les beliers du quatrième, s'ils ont d'ailleurs les qualités qu'on doit rechercher en eux, et qui seront bientôt indiquées. Tous les mâles des générations précédentes seront ou coupés, ou écartés soigneusement du troupeau, avant qu'ils soient en état de se reproduire, et les femelles alliées à des beliers de race pure.

Des motifs très-puissans doivent déterminer les cultivateurs à faire marcher de front l'une et l'autre méthode, c'est-à-dire, à multiplier la

race pure sans aucun mélange, et à travailler à se procurer un grand nombre de belles femelles par le croisement des beliers purs avec des brebis communes. C'est par ce procédé qu'ils seront toujours pourvus de superbes beliers, qu'ils ne seront plus obligés de recourir à Rambouillet, où l'on conserve la race dans toute sa pureté, et qu'ils auront même à vendre chaque année, un certain nombre de beliers purs, très-propres à servir à de nouvelles améliorations, si les souches dont ils seront descendus sont douées des qualités requises.

I I.

Choix des Beliers et Brebis de race pure.

Ce ne sont point les caractères d'un beau belier ou d'une belle brebis que je me propose d'indiquer ici ; ces caractères étant aussi variés que les races disséminées sur tous les points du globe, et tenant infiniment plus aux caprices, aux fantaisies, aux habitudes des hommes, qu'à des idées réfléchies, qu'à des règles certaines sur le vrai beau : les beautés de la race espagnole, les signes auxquels on peut reconnoître sa pureté; voilà ce qu'il entre dans mon plan de faire connoître ici.

La taille des bêtes à laine de pure race d'Espagne varie depuis vingt-quatre jusqu'à trente pouces. On doit préférer les premières, dans tous les lieux où les pâturages sont maigres, le sol aride, et les subsistances supplétives rares. Il est de fait que sur des terrains de cette nature deux cents bêtes à laine de petite taille trouvent leur nourriture où vingt de grande taille ne pourroient pas vivre; ce qui est bien facile à concevoir, puisque des animaux de grande taille, ayant besoin d'une plus grande quantité d'alimens, ne peuvent se la procurer qu'en saisissant, à chaque fois, de plus fortes bouchées; ce qui n'est pas possible sur un terrain maigre, ou qu'en parcourant le terrain avec une célérité double, ce qui ne l'est pas davantage. (1)

Le beau belier espagnol de race pure a l'œil extrêmement vif et tous les mouvemens prompts; sa marche est libre et cadencée; observation qui, je crois, n'a pas été faite, et qui est com-

---

(1) La race que possède le citoyen Daubenton est petite, et l'expérience a démontré qu'elle réussissoit sur tous les terrains maigres, et qu'elle grandissoit dans les autres.

mune au cheval de cette contrée : la tête est large, aplatie, carrée; le front, au lieu d'être busqué et tranchant, comme dans toutes nos races françaises, est sur une ligne droite, arrondi et très-évasé; les oreilles sont très-courtes; les cornes très-épaisses, très-longues, très-rugueuses, et contournées en spirale redoublée; le chignon est large et épais; le cou court, les épaules rondes, le dos cylindrique, le poitrail large, le fanon descendant très-bas, la croupe large et arrondie, tous les membres gros et courts.

Son corps, trapu, est couvert d'une laine très-fine, courte, serrée, tassée, imprégnée d'un suint beaucoup plus abondant que dans les autres races; elle s'étend sur toutes les parties du corps, depuis les yeux jusqu'aux ongles; elle réfléchit extérieurement une couleur grisâtre, et quelquefois même noirâtre, qui est due à la poussière et autres corps étrangers qui s'attachent au suint dont la toison est imprégnée, et forment une sorte de croûte, qui, séparée, laisse appercevoir une laine blanche, frisée, et dont les brins sont d'autant plus serrés, qu'elle est plus fine : on n'y découvre point de ces poils gros et durs, qu'on connoît sous le nom de *jarre*.

Il arrive quelquefois qu'on n'apperçoit aucun brin de jarre dans la laine; mais si l'on examine avec soin les joues des beliers ou des brebis, on y remarque un très-grand nombre de petits poils, plus gros que ceux du reste du corps, et réfléchissant une couleur gris-perlé très-brillante. Ces poils ne peuvent faire aucun tort à la toison; mais il n'est pas rare de voir les beliers et les brebis dans lesquels ils se trouvent donner des productions dont la laine est jarreuse.

Dans les beliers de race bien pure, les testicules sont très-gros, très-pendans, et séparés par une ligne d'intersection parfaitement bien marquée.

On doit éviter que le belier n'ait sur la peau la plus légère tache noire, l'expérience ayant démontré que ces taches s'étendoient dans les productions, et que quelquefois même il en provenoit des agneaux tout noirs. On porte le scrupule jusqu'à rejeter les beliers qui ont quelques taches noires sur la langue; ce qui n'est pas très-rare. Mais quelque ancienne que soit l'opinion qu'il en résulte des agneaux noirs ou bigarrés, je ne l'en crois pas moins une erreur. J'ai l'expérience que des beliers qui avoient

quelques taches noires dans la bouche n'ont donné que des agneaux très-blancs.

La brebis la plus belle est toujours celle dont les formes se rapprochent le plus de celles qui constituent la beauté dans le mâle.

On doit, dans l'un et l'autre, s'attacher surtout à la vigueur. Outre les caractères généraux qui l'indiquent dans toute l'habitude du corps, l'agilité, la prestesse des mouvemens, il est facile de s'en assurer en saisissant l'animal par une des jambes de derrière; s'il la tire avec force, que ses saccades soient brusques, promptes et long-temps continuées, on peut se dispenser de tout examen ultérieur; si, au contraire, il ne retire point sa jambe, ou s'il ne la retire que foiblement, il importe beaucoup alors de l'examiner avec attention.

On met l'animal entre ses jambes; on lui ouvre l'œil, que l'on comprime très-légèrement du côté du grand angle, pour l'obliger à le renverser; si le blanc de l'œil est parsemé de vaisseaux sanguins bien marqués et d'un rouge vif, l'animal est sain pour l'ordinaire; si au contraire les vaisseaux sont effacés, et que l'œil réfléchisse une couleur terne, blafarde ou bleuâtre, on peut assurer que l'animal porte le principe de

la

la cachexie, connue sous le nom très-impropre de *pourriture*.

On court risque d'être trompé, lorqu'on s'en rapporte, comme on le fait presque toujours, à l'état de l'œil pour s'assurer de cette maladie. J'ai vu des animaux, dans lesquels elle étoit à son dernier degré, avoir les vaisseaux veineux de l'œil aussi apparens que dans l'état de la plus parfaite santé; cas, à la vérité, très-rare, mais que la fraude peut rendre beaucoup plus commun : il suffit de faire manger un peu d'avoine aux beliers ou brebis attaqués de pourriture, pendant quelques jours avant de les vendre, pour faire reparoître sur les yeux les petites veines qui, quelques jours auparavant, étoient entièrement oblitérées. On ne doit donc pas s'en tenir à ce caractère, mais examiner les lèvres, qui, dans la pourriture, sont souvent relâchées et pendantes; les gencives, qui sont jaunâtres, décolorées; la peau du corps, qui, au lieu d'être vermeille, réfléchit une couleur éteinte et blafarde; l'adhérence de la laine, qui, dans ce cas, cède au moindre effort, et sur-tout celle d'entre les cuisses et les épaules; enfin, l'état de la ganache, dont la peau est souvent infiltrée, et présente une sorte de tumeur aqueuse,

connue vulgairement sous le nom de *bouteille.*

Plus les beliers et les brebis sont couverts d'une laine fine et serrée, plus ils sont sujets aux maladies de la peau. Aussi la gale fait-elle des progrès très-rapides sur la race d'Espagne, si le berger néglige les premiers boutons qui se montrent. On les apperçoit aisément aux petites mèches de laine qui sortent de la toison aux endroits répondans aux boutons de gale. S'ils n'existent qu'en petit nombre, ils ne doivent point empêcher d'acheter les animaux qui auront d'ailleurs les qualités qu'on recherche, et moyennant l'attention de les tenir séparés du troupeau jusqu'à ce qu'ils soient bien guéris; ce qui, avec un berger diligent, n'exige guère que quinze ou vingt jours au plus. (1)

---

(1) Il y a cent moyens de guérir la gale des moutons, et tous sont généralement bons. L'onguent mercuriel, l'onguent citrin, l'onguent vésicatoire, l'huile de cade, le goudron, l'essence de térébenthine, l'huile d'aspic, le tabac, ou mâché, ou macéré, ou bouilli, et beaucoup d'autres, la guérissent très-bien. Je connois des bergers qui, dès qu'ils apperçoivent un bouton de gale, se contentent de faire fondre un grain de sel dans leur bouche, et de laisser tomber quelques gouttes de leur salive, ainsi saturée de sel, sur le bouton, après l'avoir gratté. Il est rare qu'il soit nécessaire d'y revenir.

Quoiqu'avec quelques soins, que nous indiquerons tout-à-l'heure, on puisse être assuré d'acclimater la race d'Espagne presque par-tout et à quelque âge qu'on transporte les individus, il est certain cependant qu'on est bien plus sûr du succès en transportant les animaux jeunes. On préférera donc, autant qu'on le pourra, des beliers de deux ans, aux risques même de les perdre d'une maladie incurable à laquelle ils paroissent plus sujets que ceux du pays, et qui ne les attaque plus passé cet âge; je veux parler du *tourni*, que dans quelque pays on connoît sous le nom du *lourd*, de la *lourderie*. Il est aisé de concevoir que plus les animaux sont jeunes, plus il est facile de les plier, de les façonner au nouveau climat sous lequel on les transporte.

III.

Transport des Beliers et Brebis de race.

La conduite à tenir dans le transport est d'autant plus importante, qu'on a vu trop souvent des animaux infiniment précieux, périr ou pendant ou après le voyage, par l'effet de l'ignorance qui avoit présidé à leur conduite.

Ces animaux peuvent être conduits de deux manières, à pied et sur des voitures. Si le nombre est un peu considérable, et assez pour que les frais de conduite, répartis sur chaque individu, n'en augmentent pas beaucoup le prix, il ne faut point hésiter à suivre la première méthode, qui est la plus naturelle. Sans doute elle n'est pas la plus expéditive; mais la lenteur de la marche, sur-tout lorsque le transport se fait à de grandes distances, n'est pas sans avantages; elle prévient les transitions trop brusques, trop rapides; elle émousse peu-à-peu l'action trop active du climat et du régime nouveau. Mais cette méthode a le grand inconvénient d'exposer les bêtes à recueillir sur les routes le germe de quelques maladies désastreuses, du claveau sur-tout, la plus funeste, la plus meurtrière de toutes celles qui attaquent les bêtes à laine.

Cette considération, extrêmement importante, doit faire donner la préférence au transport en voiture, lorsque le troupeau est composé d'un assez petit nombre de bêtes pour pouvoir être transféré de cette manière.

Dans l'un et l'autre cas, si l'on a le choix de la saison, on doit préférer celle dont la tem-

pérature est la plus douce, le printemps ou l'automne. Si l'on est obligé de voyager en été, on doit partir de très-grand matin, suspendre la marche dès que le soleil commence à prendre de la force, renfermer pendant tout ce temps le troupeau sous des abris où l'air circule librement, ou sous des arbres dont l'ombre soit assez épaisse pour les défendre des feux du soleil; reprendre la marche dès que les rayons commencent à être moins brûlans, et la continuer jusqu'à la chute du jour.

Le troupeau doit être mené très-doucement, sur-tout dans tous les lieux où il trouve à paître: lorsqu'on rencontre quelques places où le pâturage est abondant, il est bon de s'y arrêter jusqu'à ce que les bêtes se soient remplies; on regagne ensuite le temps qu'on y a passé, en accélérant un peu la marche.

Un troupeau ainsi conduit ne doit pas faire plus de six lieues dans les longs jours : il est bon même qu'il en fasse moins, et sur-tout en commençant le voyage, s'il doit être long : il n'en peut guère faire que trois ou quatre pendant l'hiver. On ne doit se mettre en route, dans cette saison, que lorsque le soleil est sur l'horison, et que les herbes commencent à se res-

suyer. On ne coupe point la journée comme dans l'été : on la commence vers les neuf ou dix heures ; on la termine à quatre.

Pour peu que le conducteur ait mené des moutons, il lui sera facile de voir si ce qu'ils ont pris sur le pâturage peut leur suffire. Cependant il est toujours sage de donner en route un peu d'avoine, ou de pois de brebis, ou de féveroles, ou de vesces, ou, au défaut de ces graines, du regain de luzerne, de trèfle, de sainfoin ou autres plantes douées éminemment de quelques qualités nutritives. Les animaux voyageurs en soutiendront infiniment mieux les fatigues de la marche, et seront bien plus propres à résister aux effets du climat.

On les mènera doucement; on n'emploiera le chien que dans le cas où il devient absolument nécessaire. Les moutons espagnols sont en général bien plus timides que toutes les autres espèces connues : le chien leur inspire une terreur dont ils sont toujours plus ou moins longtemps à revenir ; sa présence, sa voix seule les effarouchent, au point qu'ils se précipitent les uns sur les autres, et perdent absolument la tête.

La route les échauffant beaucoup, il importe

de les laisser boire par-tout où il se trouve de l'eau claire; dans le cas contraire, on les fera boire dans des auges, aussitôt qu'on sera arrivé à la couchée. S'ils ont été conduits doucement, il n'y aura aucun inconvénient à les faire boire de suite; s'ils paroissoient échauffés, il sera bon d'attendre une demi-heure pour les abreuver.

Si le temps est beau, et qu'on puisse mettre les moutons dans un enclos, ou qu'on puisse en former un avec des claies, et faire surveiller le troupeau, pour éviter les accidens, on ne doit point hésiter à prendre ce parti, qui mettra les moutons à l'abri de la contagion qu'ils contractent si souvent sur les routes, mais sur-tout dans les bergeries des auberges où on loge pour l'ordinaire des moutons.

On évitera ces sortes d'abris le plus qu'il sera possible, n'y en ayant presqu'aucun qui ne soit souillé par le virus du claveau, la plus éminemment contagieuse de toutes les maladies des bêtes à laine. Mais, si l'on est obligé de loger son troupeau dans de semblables bergeries, on aura grand soin de recouvrir le sol d'une couche épaisse de litière.

Lorsqu'on trouvera un ruisseau, une rivière ou un abreuvoir dont l'eau soit claire, on n'hé-

sitera point à y faire baigner les moutons; ce bain les rafraîchit, les délasse, et il purge la laine de toutes les particules virulentes qui auroient pu s'y attacher. On ne doit les faire baigner que lorsque la journée n'est pas trop avancée, pour qu'ils puissent se sécher entièrement. On sent aisément qui si le temps étoit pluvieux ou froid, il faudroit se garder de faire passer les moutons à l'eau.

Dans le cas où ils paroîtroient fatigués, il conviendroit de les laisser reposer pendant un jour. On choisit, autant qu'on le peut, pour ce séjour, un lieu où le pâturage soit abondant et sain.

Quelques précautions qu'on ait prises pour les soustraire aux dangers de la contagion, il est prudent de ne les mêler avec d'autres troupeaux qu'après les avoir menés seuls pendant quinze ou vingt jours, temps ordinairement suffisant pour le développement du claveau, lorsqu'ils en ont contracté le germe dans le voyage.

IV.

Choix des emplacemens propres à l'éducation des Bêtes à laine de race d'Espagne.

L'humidité étant le fléau des bêtes à laine en général, tous les terrains où elle règne doivent être rejetés pour l'éducation des bêtes de race. Ce n'est pas que ces sortes de terrains ne puissent nourrir des bêtes à laine ; mais comme elles y engraissent promptement, et qu'elles sont ensuite attaquées de *la pourriture*, on ne doit y tenir des moutons que sous le rapport de l'engrais, et les changer tous les ans.

Quelque dangereux que soient les terrains constamment humides, ceux qui se dessèchent pendant l'été le sont bien davantage encore. L'expérience a appris qu'un séjour de quelques jours sur un terrain de cette nature suffisoit quelquefois pour perdre un troupeau entier.

On ne doit donc faire d'élèves, et sur-tout de bêtes à laine de race, que sur des terrains bien sains. Ceux qui présentent des pentes sont presque toujours préférables : l'herbe y est courte, rare; mais elle est substancielle, et convient à la constitution du mouton, qui est molle et

lâche. Les genêts, les bruyères, les ajoncs, les fougères, qui ne croissent pas sur des terrains aquatiques, plaisent beaucoup aux bêtes à laine. En général, on doit préférer les terrains sablonneux, les crayeux, tous ceux qui laissent échapper ou filtrer les eaux, ou ceux qui se couvrent de chiendent, de fétuque, ovine ou coquiole, de pimprenelle.

Voilà la règle générale, qui n'empêche pas qu'avec des soins on ne puisse élever avec succès la race espagnole même sur des terrains un peu frais. Le parc de Rambouillet en offre l'exemple : jamais, avant 1786, on n'y avoit élevé de moutons qui n'eussent péri de la pourriture. Depuis que le troupeau espagnol y est établi, elle y est presque inconnue; ce qui est dû à l'intelligence active du citoyen Bourgeois, régisseur de cet établissement, et au zèle éclairé du citoyen François Delorme, l'un des premiers bergers, sans contredit de la République, et non moins distingué par sa probité que par ses talens.

Parmi quelques pièces de terres élevées en pente, saines et très-propres aux bêtes à laine, le parc de Rambouillet en offre beaucoup d'autres plates, froides, compactes; plusieurs sont

fraîches, et quelques-unes humides. L'usage de ces pâturages est tellement réglé d'après la saison, la température, l'heure du jour, la nourriture que les bêtes trouvent à l'étable, et plusieurs autres circonstances, qu'on prévient tous les dangers qu'entraîneroit nécessairement une administration moins prévoyante et moins éclairée. Il est tel pâturage que le troupeau ne parcourt jamais en sortant de la bergerie, tel autre où il ne fait que passer légèrement : dans l'un, il n'est conduit que pendant les jours humides ; dans l'autre, que dans les grandes sécheresses : tel terrain peut être pâturé le matin, tel autre ne peut l'être qu'après midi. Pour peu que les propriétaires veulent se donner la peine de réfléchir sur les effets de l'humidité sur le mouton, et d'éclairer leurs bergers, ils seront assurés du succès, même sur des terrains qui ne réunissent pas les circonstances les plus favorables.

C'est d'après la nature de son terrain qu'on doit se déterminer à faire des élèves, ou à ne tenir des bêtes à laine que pour l'engrais, à préférer telle espèce à telle autre, etc., etc. Voilà la règle générale. Il est vrai de dire, cependant, qu'on a assez souvent un grand avantage à ac-

commoder son terrain à la race qu'on desire multiplier; quelques fossés, des puisards, des saignées, une retenue d'eau, quelques changemens dans la culture, l'introduction des plantes fourrageuses, suffisent souvent pour opérer cette heureuse conversion. Au reste, quelle que soit la nature de son emplacement, quelque favorable qu'il puisse être au genre de spéculation auquel on s'est arrêté, on doit s'attendre à échouer si on le charge d'un plus grand nombre d'animaux qu'il n'en peut nourrir.

V.

De la proportion qu'on doit observer entre les pâturages et le nombre de Bêtes à laine qu'on leur destine.

Il est facile de sentir qu'on ne peut établir sur ce point important que des règles extrêmement générales. On a déjà dit dans cette instruction que cent bêtes à laine de petite espèce se soutenoient, s'engraissoient même sur des terrains qui ne pourraient faire vivre dix moutons de grande taille. La taille des animaux dont est composé le troupeau est donc une des conditions qui doivent influer sur la proportion à éta-

blir entre leur nombre et les pâturages. La culture des terres, leur assolement, l'étendue des jachères, l'existence des communaux, l'ouverture des prairies après la première coupe, la quantité de fourrages secs ou verts dont on peut disposer l'hiver, sont autant de circonstances d'après lesquelles on peut se régler. Dans les pays où existe encore l'usage désastreux du parcours (1), le nombre des bêtes à laine est assez généralement fixé à une tête par arpent que possède le cultivateur sur le territoire; dans quelques-uns, la proportion est d'une tête et demie. Ces proportions, beaucoup trop fortes dans quelques cantons, beaucoup trop foibles dans d'autres, prouvent l'impossibilité d'en déterminer une d'une manière fixe. Pour peu que le cultivateur ait d'intelligence, il connoîtra bientôt les ressources de son terrain; mais on ne peut trop lui répéter qu'il y a infiniment moins d'inconvénient à rester au-dessous du nombre des animaux que peut nourrir l'emplacement, qu'à le porter au-dessus, et que le succès des

---

(1) Il a été aboli dans tous les lieux où il n'étoit pas fondé sur un titre ou sur une possession autorisée par les lois et coutumes. (*Décret du 25 septembre* 1791.)

améliorations dépend essentiellement et de l'abondance et de la bonne qualité des nourritures. (1)

V I.

De la nourriture des Bêtes de race.

La race d'Espagne s'accommode de toutes les plantes qui conviennent aux races communes. Je crois même avoir remarqué, et les bergers de Rambouillet m'ont confirmé cette observation, que les bêtes de race mangeoient plusieurs espèces de plantes que dédaignent les bêtes à laine du pays. Il ne peut entrer dans le plan de cette instruction d'indiquer toutes les substances qui peuvent servir à la nourriture des moutons; il suffit de dire que la luzerne, le trèfle, le sainfoin, les bons foins de prés hauts, mais, avant tout, les regains de luzerne et de trèfle bien récoltés, conviennent à merveille aux bêtes à laine de race.

---

(1) Plusieurs cultivateurs de Rambouillet et des environs, qui se livrent à l'éducation des moutons de race d'Espagne, avec un zèle digne des plus grands éloges, m'ont avoué que leur goût pour cette race les ayant portés à en avoir plus que ne comportoit leur emplacement, ils en avoient perdu beaucoup l'hiver dernier.

Pendant la monte, on doit offrir un peu d'avoine aux beliers ; elle leur donne de la vigueur, et il est certain qu'ils en influent bien plus puissamment sur les productions, qui, tant pour la taille et la constitution que pour la qualité de la laine, tiennent davantage du père ou de la mère, selon que l'un ou l'autre est supérieur en vigueur. C'est sur-tout dans les alliances des beliers espagnols avec les brebis communes que cette attention est d'une grande importance.

Un mois avant le part, il convient de donner aux brebis un peu de son, ou d'avoine, ou de pois de brebis, ou de féveroles, ou de toute autre espèce de grain, et on les tiendra à ce régime jusqu'à un mois après, ou même plus tard, dans le cas où, à cette époque, les mères ne trouveroient pas dans les champs une nourriture abondante, et si l'on n'y pouvoit suppléer par une suffisante quantité de bons fourrages à la bergerie. On offrira également un peu de son aux agneaux, lorsqu'ils seront en état d'en manger. On ne doit point être effrayé de cette légère dépense ; on en est amplement dédommagé par la beauté et le prix des élèves. Au reste, ces supplémens en son, en avoine ou autres grains, doivent être relatifs à la qualité

des pâturages : s'ils sont abondans et substantiels, les supplémens sont peu nécessaires; dans le cas contraire, ils sont indispensables.

L'usage du sel, trop peu connu en France, produit sur les bêtes à laine en général, et sur celles à laine fine en particulier, de très-bons effets, et l'on ne peut trop inviter les cultivateurs à l'adopter. On en donne une demi-once par jour à chaque individu, dans un peu d'avoine ou de son. On peut aussi le donner seul; les moutons en sont extrêmement avides.

VII.

De la Boisson.

Dans un grand nombre de départemens on n'abreuve jamais les bêtes à laine : il est difficile d'imaginer une pratique plus désastreuse. Les troupeaux à laine fine doivent être abreuvés tous les jours; et, s'ils sont bien conduits, qu'ils ne soient tourmentés ni par les bergers ni par les chiens, on ne doit pas craindre qu'ils s'abreuvent avec excès.

Les eaux claires, légères, courantes, sont celles qu'on doit préférer ; mais, dans chaque canton, on se sert de celles qu'on a. Il faut seulement

lement observer que, s'il n'y en avoit que de corrompues, ou chargées de jus de fumier, il faudroit préférer de donner au troupeau de l'eau de puits dans des auges, des baquets. Il doit y en avoir dans les bergeries pendant tout le temps que ces animaux y sont retenus par l'effet de l'intempérie de l'atmosphère.

VIII.

Des Abris.

On n'est point d'accord sur la nécessité de donner un abri aux bêtes à laine. Il est certain qu'à la rigueur elles peuvent s'en passer : l'exemple de l'Angleterre, et même de quelques-uns de nos départemens, où les troupeaux restent constamment à l'air, ne laissent aucun doute à cet égard; cette méthode a d'ailleurs en sa faveur une autorité bien respectable, celle du citoyen Daubenton, qui a tenu constamment à l'air un troupeau de race d'Espagne, sans aucun abri, et sans qu'il en soit résulté aucune dégénération. Il est certain que les brebis sont vêtues de manière à résister aux froids les plus rigoureux. On ne peut se dissimuler cependant que le froid, ainsi que la chaleur extrême, ne les

incommodent beaucoup ; et j'ai vu, pendant les trop célèbres hivers de 1789 et de l'an 3, périr de froid un grand nombre d'agneaux, même dans les bergeries. L'expérience m'a appris, au reste, que les agneaux résistoient d'autant mieux aux effets du froid qu'ils étoient mieux nourris, et que leurs mères étoient en meilleur état.

Les longues pluies étant infiniment plus contraires aux moutons que le froid, on a cru qu'il suffisoit de les en préserver, et en conséquence on a conseillé des hangars, des appentis. Ces abris peuvent certainement suffire ; mais je n'hésite point à leur préférer des bergeries assez spacieuses pour que les moutons n'y soient jamais serrés, assez élevées pour que l'air n'en puisse être altéré, assez bien percées pour qu'elles puissent être traversées dans tous les sens par des courans d'air. Si des bergeries ainsi construites sont placées sur un terrain bien sec, si elles sont attenantes à une cour close, un peu vaste, dans laquelle les moutons aient la facilité de sortir toutes les fois que leur instinct les y porte, si elles sont soigneusement nettoyées, si l'on en renouvelle souvent la litière, on ne peut douter qu'elles n'offrent l'abri le plus sûr, le plus commode, le plus sain qu'on

puisse se procurer, et dans tous les lieux et pour toutes les saisons.

IX.

Du Parcage.

On n'est guère plus d'accord sur les avantages du parcage que sur ceux des bergeries, par la raison qu'on veut toujours généraliser des méthodes qui doivent varier à raison des circonstances locales. On peut parquer sans inconvénient, et même avec beaucoup de bénéfice, toutes les terres parfaitement saines, pourvu qu'on ne commence à parquer qu'après le temps des froids et des pluies, qu'on laisse les moutons à la bergerie pendant les premières nuits qui suivent la tonte, et qu'on les y fasse rentrer toutes les fois qu'on est menacé de quelque orage, ou seulement d'une pluie un peu forte.

Au moyen de ces précautions, on préviendra les rhumes auxquels sont si sujets les moutons pendant le temps du parc, le flux opiniâtre qui a lieu par les narines, connu sous le nom de *morve*, et plusieurs autres accidens qui sont

l'effet de l'arrêt de la transpiration auquel le parcage expose si souvent les animaux. (1)

X.

Conduite du Troupeau au Pâturage.

Que le troupeau ait passé la nuit dans une bergerie ou dans l'enceinte d'un parc, il est de la plus grande importance de ne le jamais faire sortir avant que la rosée ne soit entièrement dissipée. Peu de bergers ont cette attention; dans la crainte que leur troupeau ne souffre de la faim, ils le font sortir de bonne heure, et le perdent. J'ai souvent observé que les moutons, laissés libres dans les pâturages, ne pâturent jamais l'herbe mouillée. Mais il n'en est pas ainsi de ceux qu'on a enfermés pendant la nuit: pressés par la faim, ils dévorent avec avidité les plantes chargées de rosée. Cette nourriture, en relâchant les fibres, accélère l'embonpoint du mouton; mais cet engrais factice est bientôt suivi de la *pourriture*. C'est donc sur-tout relative-

(1) Il y a quelques mois que j'ai vu dans un troupeau parqué sur l'Hauty, près Meulan, plusieurs moutons qui venoient de périr à la suite d'une pluie qui leur étoit tombée sur le corps quelques jours après la tonte. Je pourrois citer cent exemples de pareils accidens.

ment aux troupeaux d'*élèves* qu'est indispensable la conduite qui vient d'être prescrite. Il est aisé d'imaginer que l'humidité dont les plantes seroient chargées, quelle qu'en puisse être la cause, doit produire, plus ou moins, le même effet que la rosée.

Lorsqu'on est forcé de faire sortir le troupeau par les temps humides, on doit toujours le conduire sur les terrains les plus élevés, dans les genêts, les bruyères, sur les côteaux les mieux exposés, et, autant qu'il sera possible, ne le conduire au pâturage qa'après avoir appaisé la grande faim avec des fourrages donnés au râtelier.

Les terrains bas et humides, ceux qui sont couverts d'eau l'hiver et se dessèchent l'été, doivent être interdits sévèrement aux moutons. Si l'on est forcé de s'en servir, on ne les doit laisser pâturer que vers le milieu du jour, lorsqu'ils sont parfaitement secs : encore doit-on avoir la précaution de n'y laisser, chaque fois, le troupeau que pendant un temps très-court.

Dans les grandes chaleurs, il est nécessaire de retirer le troupeau du pâturage pendant les heures les plus chaudes de la journée, et de lui procurer un abri, soit celui des arbres,

soit celui d'une bergerie, dont on ne laisse ouvertes, dans ce cas, que les fenêtres qui sont opposées au soleil.

On peut établir au reste, comme règle générale, que la température la plus modérée est celle qui convient le mieux au mouton, tant relativement à sa santé qu'à la beauté et à la bonté de sa laine. Un berger, bien pénétré de ce principe, trouvera bientôt, pour peu qu'il soit intelligent, la conduite la plus propre à assurer la conservation de son troupeau.

Les pâturages les plus riches, les plus abondans en herbe, sont toujours ceux dont il faut se défier le plus : il est sur-tout extrêmement dangereux de faire paître les troupeaux sur les prairies artificielles : la luzerne, et le trèfle encore plus, occasionnent aux bêtes à laine des gonflemens qui les font périr en très-peu d'heures, pour peu sur-tout que ces plantes soient mouillées. On ne peut donc les écarter avec trop de soin de ces sortes de pâturages; et, si l'on est forcé de s'en servir, on doit seulement les parcourir, sauf à y ramener le troupeau plusieurs fois le même jour, et toujours pour quelques instans seulement.

Si, malgré cette précaution, on voyoit quelques

bêtes gonflées, il ne faudroit pas hésiter à les jeter dans l'eau, à les faire courir : on leur donneroit à chacune un demi-verre d'huile ; et, dans le cas où le gonflement ne diminueroit pas, il faudroit plonger une lame de couteau dans la panse, du côté gauche, immédiatement au-dessous des reins, entre les hanches et les côtes : on procurera, par ce moyen, l'évacuation de l'air contenu dans cet estomac, où il se dégage des alimens que l'animal a pris en trop grande quantité. Pour faciliter son évacuation, à mesure qu'il se développe, on introduit un tuyau de roseau, de sureau, ou une canule quelconque, de la grosseur du doigt, dans la panse, par l'ouverture qu'on a pratiquée. On abandonne ensuite la plaie à la nature.

XI.

De l'Accouplement.

C'est une opinion qui, pour être générale, ne m'en paroît pas moins erronée, que les mâles les plus jeunes, dans toutes les espèces, sont toujours les plus féconds, et ceux qui donnent les plus belles productions. Cela seroit incontestable, si, par mâles jeunes, on entendoit des

animaux adultes et parvenus au terme de leur accroissement; mais ce sont précisément ces derniers qu'on regarde comme moins propres à la reproduction. Cette opinion, contre laquelle s'élèvent les premiers élémens de la saine physique, n'est fondée que sur l'abus même qu'on fait des animaux trop jeunes. Il est évident qu'un belier qu'on a épuisé à huit à neuf mois, qui, à cet âge, a fécondé cent et même cent cinquante brebis, comme j'en ai eu plusieurs exemples; il est, dis-je, évident que ce belier n'est plus propre l'année suivante à la génération, ou du moins qu'il ne l'est pas autant qu'un belier plus jeune. Mais si l'on n'emploie les beliers que lorsqu'ils sont à-peu-près arrivés au dernier degré de leur accroissement, c'est-à-dire, lorsqu'ils touchent vers la fin de leur deuxième année, il n'y a aucun doute qu'ils ne soient tout aussi féconds que des agneaux d'un an, qu'ils ne donnent de beaucoup plus belles productions, et qu'ils ne soient en état d'en fournir d'aussi belles jusqu'à l'âge de six ou sept ans, lorsqu'on ne donne à chacun qu'une trentaine de brebis, ou quarante au plus. Les productions provenant d'un belier trop jeune ne tardent pas à tendre vers la dégénération.

L'attention d'attendre l'âge adulte est peut-être d'une plus grande importance encore dans les brebis. Elles sont en état de produire à dix ou onze mois. Elles peuvent donner d'assez belles productions en les faisant saillir à dix-huit à vingt mois : cependant, lorsqu'on veut s'attacher à n'avoir que des bêtes d'élite, qu'on est curieux d'avoir de la taille, de la laine et de la finesse, il est nécessaire d'éloigner les brebis des beliers jusqu'à deux ans et demi, à moins qu'à dix-huit mois elles ne soient très-vigoureuses, et qu'elles aient pris toute leur croissance. Si quelques-unes de celles qui ne l'ont pas prise encore se trouvoient pleines, il ne faut point hésiter à leur ôter leur agneau immédiatement après le part, et à lui choisir une autre nourrice, sauf même à le nourrir avec le lait de vache ou de chèvre, dans le cas où l'on n'auroit pas de brebis disponibles. L'expérience a appris que la gestation fatigant infiniment moins que l'allaitement, les jeunes brebis, fécondées trop jeunes, n'éprouvoient aucune altération dans leur accroissement lorsqu'on leur retiroit ainsi leur agneau. On peut donc, lorsqu'on veut faire marcher très-rapidement son amélioration, et qu'on est jaloux en même

temps d'arriver au plus haut point de perfection, employer à la reproduction des agnelettes de dix-huit mois, pourvu qu'on ait le soin de se procurer, en même temps, de bonnes nourrices de race commune, dont on livre les productions à la boucherie, si l'on n'aime mieux les élever avec du lait de vache ou de chèvre.

Lorsque les beliers et les brebis ont été ainsi ménagés, on peut, sans inconvénient, les employer à la reproduction; les premiers jusqu'à 7 à 8 ans, les brebis jusqu'à 11 ou 12. Il existe encore à Rambouillet des brebis arrivées d'Espagne en 1786, qui alors avoient deux ou trois ans, et qui donnent encore de bons agneaux. Il est, au reste, nécessaire d'observer que cette longévité est particulière à la race d'Espagne : les races françaises vieillissent beaucoup plus tôt.

On est encore moins d'accord sur l'époque la plus avantageuse pour l'accouplement, que sur l'âge des individus qu'on accouple. Dans la plus grande partie des exploitations, les beliers, ou plutôt le belier (car il est très-rare qu'on en ait plus d'un, quelque nombreux que soit le troupeau) reste toute l'année avec les brebis. Toutes sont pour l'ordinaire fécondées, mais les agneaux naissent à des époques diffé-

rentes; il en résulte beaucoup d'embarras pour les bergers : d'ailleurs les beliers s'énervent; aussi est-on, dans ce cas, obligé de les changer tous les ans. Comme c'est vers les premiers jours de thermidor que les brebis commencent à entrer en chaleur, il s'ensuit que les agneaux naissent, pour la plupart, dans le courant de nivôse, c'est-à-dire, à l'époque la plus froide de l'année, et où les pâturages offrent moins de ressources; inconvénient très-grand, si l'on n'est à même d'y suppléer par d'abondantes nourritures sèches, ou même fraîches, telles que les racines de toute espèce, les choux, etc., dont doivent toujours se pourvoir abondamment tous les cultivateurs qui veulent s'attacher à l'éducation des moutons.

Dans les parties septentrionales de la France, on ne met les beliers avec les brebis qu'à la fin de vendémiaire; et la plupart des écrivains agronomiques ont précconisé cette pratique, qui peut être fort bonne au nord, où les brebis entrent beaucoup plus tard en chaleur, mais qui pourroit avoir beaucoup d'inconvéniens dans les pays moins septentrionaux.

Le vœu de la nature est que les brebis soient fécondées à l'époque où elles commencent à en-

trer en chaleur; et si des considérations particulières déterminent à reculer cette époque, ce seroit une erreur de croire qu'elle puisse l'être beaucoup sans de grands inconvéniens.

Quoique les brebis redeviennent en chaleu r quinze jours, un mois, deux mois même après que les premières chaleurs sont passées, il n'est point du tout certain que la fécondation soit alors aussi sûre, et que les brebis offrent, à la seconde ou troisième chaleur, les conditions auxquelles tiennent la force, la bonne constitution du fœtus. J'ai remarqué du moins, et cent autres ont fait la même remarque, que, lorsqu'on donnoit aux brebis le belier long-temps après les premières chaleurs, beaucoup n'étoient point fécondées; et il est d'expérience générale que les agneaux les premiers nés sont constamment plus vigoureux, qu'ils parviennent sur-tout à une taille plus élevée que ceux nés les derniers.

L'analogie vient encore à l'appui de cette opinion : les jumens dont on laisse passer la chaleur au printemps, redeviennent souvent en chaleur en été, et sur-tout en automne. Mais, si on les fait saillir à cette époque, il n'est point rare qu'elles ne retiennent pas; et, lorsqu'elles retiennent, leurs produductions sont constam-

ment plus foibles et moins belles que celles du printemps.

Ces observations doivent suffire pour faire sentir que l'époque de l'accouplement est soumise à des circonstances locales, et qu'on ne peut guère donner d'autre règle générale à cet égard, si ce n'est qu'on ne doit jamais s'éloigner des voies de la nature sans un très-grand intérêt; qu'il est un terme au-delà duquel on ne pourroit s'en écarter sans de très-grands inconvéniens; et qu'il est même rare qu'on soit forcé de s'en éloigner, si, au lieu de compter sur les ressources très-incertaines du pâturage d'hiver, on se procure d'abondantes nourritures par la culture des racines et des autres plantes fourrageuses.

C'est d'ailleurs par l'intermède de ces cultures précieuses qu'on peut prévenir les effets, si généralement funestes, du passage trop brusque de la nourriture sèche à la nourriture verte, et de celle-ci à la première.

XII.

Du Sevrage.

Une nourriture abondante et saine étant la

condition la plus essentielle de l'amélioration des troupeaux, et toutes les autres, relatives aux soins à donner aux mères et aux agneaux, étant les mêmes que pour les troupeaux de race commune, on ne s'arrêtera qu'au sevrage, qui, sous le rapport de la restauration des races, exige des précautions particulières.

Les agneaux ne doivent teter que cinq à six mois au plus : à cette époque, non-seulement il faut les séparer d'avec les mères, qu'ils épuiseroient, mais on doit séparer des femelles tous les mâles non châtrés; autrement ils s'énerveroient avec les agnelettes : quelques-unes seroient fécondées; les uns et les autres resteroient petits, mal conformés; les productions le seroient bien plus encore, et bientôt la dégénération seroit complète. On ne peut donc prendre trop de soin pour empêcher que les beliers et brebis ne servent à la reproduction avant d'avoir pris tout leur accroissement; ce qu'on ne peut obtenir qu'en formant deux troupeaux, l'un des mâles entiers, et l'autre des femelles : il est même de la plus grande importance d'en former, pendant la monte, un troisième, composé uni-

quement des femelles qu'on veut soustraire à l'accouplement.

Les propriétaires, qui ont plusieurs domaines rapprochés, feront très-sagement de n'avoir sur chacun que des individus d'un seul genre. On se procure les mêmes avantages sans frais, en s'entendant avec ses voisins, ou mieux encore quand on a des terres encloses dans lesquelles on puisse laisser paître séparément les individus des diverses classes, sans craindre qu'elles se mêlent et se confondent. Ces parcs offrent de si grands avantages, ils épargnent tant de dépenses, qu'on ne peut trop conseiller aux cultivateurs de s'en procurer : ce qui est presque toujours facile.

Une attention de la plus grande importance pour le succès du sevrage, tant pour les brebis nourrices que pour les agneaux, c'est de l'effectuer peu-à-peu et par gradation: lorsqu'il se fait brusquement, il en résulte souvent des engorgemens laiteux dans les mamelles des mères; et les agneaux, mis sans transition à la nourriture sèche, dépérissent sensiblement.

XIII.

De la Castration.

Il y a plusieurs manières de faire la castration; toutes sont bonnes, et le sont à-peu-près également : aussi ne doit-il être parlé ici de la castration que relativement à la question de savoir si on doit y soumettre les beliers métis, et à quel degré on peut les regarder comme purs, et les employer avec sûreté à la génération.

Les productions, provenant de deux animaux de race différente, tiennent toujours plus ou moins de l'un et de l'autre.

Il arrive quelquefois, mais très-rarement, que, dès la première génération, la production tient tellement du père, qu'il est difficile d'appercevoir des différences très-sensibles.

Il semble, au premier aspect, qu'un premier produit mâle de cette beauté peut être employé à continuer l'amélioration; mais c'est une vérité prouvée par mille faits, dans toutes les espèces, que les productions tiennent quelquefois plus de leur aïeul, ou même de leur bisaïeul, que de leur père. Or, tous les ascendans maternels

de

de cette production métis étant de race commune, il seroit très à craindre que les caractères de cette race ne se reproduisissent dans les descendans.

Cet inconvénient, de la plus grande importance dans une entreprise d'amélioration, ne cesse d'être à craindre que dans les métis du quatrième degré. S'ils ont toutes les qualités de la race pure, et qu'ils aient d'ailleurs la conformation que l'on doit rechercher dans un étalon, on ne doit point hésiter de s'en servir; jusques-là, quelque beaux qu'ils puissent être, il faut ou les priver des organes de la génération, ou les éloigner de son troupeau avant qu'ils soient en état de se reproduire : car si l'on se bornoit à les tenir séparés, il seroit fort à craindre qu'il ne s'en échappât quelques-uns qui, se mêlant parmi les brebis, pourroient les féconder, et reculer ainsi le terme vers lequel on tend.

Que ces métis, même ceux de premier degré, soient infiniment plus propres à la régénération que les beliers communs, qu'ils soient même capables d'apporter une amélioration très-sensible dans les troupeaux à laine grossière auxquels on les allie; c'est une vérité incontestable : mais comme, jusqu'à présent, il y a eu plus de

beliers de race pure que d'amateurs qui en connussent bien le mérite, nous ne conseillerons à personne de se servir de métis, à moins qu'on n'éprouve une impossibilité absolue de s'en procurer de purs. On ne peut nier cependant qu'une considération puissante ne milite en faveur de la conservation des métis ; c'est l'intérêt qu'ont tous les cultivateurs éclairés, de voir disparoître le plus promptement possible la répugnance qu'ont les cultivateurs à adopter des animaux dont les formes s'éloignent de celles auxquelles ils sont habitués à attacher l'idée de beauté. Si tous les métis nés en France depuis vingt ans avoient été conservés pour la propagation, on peut assurer qu'il n'y auroit presqu'aucun troupeau qui n'eût aujourd'hui plus ou moins de sang espagnol : les yeux se seroient accoutumés peu-à-peu aux formes de cette race ; on auroit bientôt changé d'idée sur les vrais caractères de la beauté, dont on auroit trouvé le type dans les beliers purs espagnols ; et ce type seroit enfin devenu le but vers lequel seroient dirigés tous les regards, qui se fixent constamment vers les objets qui offrent des débouchés sûrs et faciles, bien plus que sur ceux qui présentent de grands bénéfices, mais qui peuvent être éventuels.

L'intérêt général, comme l'intérêt particulier, se rencontrent donc dans la conservation des métis; mais, on ne peut trop le répéter, on ne doit les garder que lorsqu'on est à même d'empêcher qu'ils ne communiquent avec les brebis pures dont on a composé son troupeau; autrement, on ne feroit que des pas rétrogrades.

XIV.

De la Tonte.

Plus une toison est fine, serrée, tassée, et régulièrement étendue sur toute la surface du corps, plus il importe de soustraire aux effets de l'intempérie de l'air les animaux qu'on vient d'en dépouiller. Les grandes chaleurs ne sont pas moins à craindre dans cette circonstance que le froid et l'humidité. La température la plus modérée est donc celle qu'on doit chercher à procurer aux moutons de race, pendant les premiers jours qui suivront la tonte : s'ils sont au parc, il importe de les en retirer, pourvu toutefois qu'on puisse les tenir sous des hangars, ou dans des bergeries parfaitement bien aérées; car, dans le cas où l'on n'en auroit que de

basses, d'étroites, d'étouffées, il y auroit bien moins d'inconvénient à laisser les animaux en plein air.

Le même principe doit faire proscrire, pour les bêtes de race, la méthode de laver les laines à dos; méthode qui peut-être même doit être proscrite pour toutes les races, ne présentant presqu'aucun avantage, et offrant, au contraire, des inconvéniens majeurs. Il ne faut que les premières notions de la physique animale pour sentir quels doivent être les effets d'une toison imbibée d'eau, qu'on laisse se dessécher sur le corps d'un animal auquel l'humidité est plus funeste qu'à aucune autre espèce connue. La qualité, la conservation de la laine, ne sont pas moins intéressées que la santé des individus à la proscription de ce procédé, qu'on ne suit, dans beaucoup de lieux, que par l'effet de l'habitude routinière qui retient tant de cultivateurs dans l'ornière qu'ils ont trouvée tracée sur leur chemin.

XV.

De l'Amputation des cornes et de la queue.

Les cornes que la nature a données au belier

pour se défendre lui deviennent non-seulement inutiles, mais encore incommodes et nuisibles dans l'état de domesticité ; elles l'empêchent d'engager sa tête entre les fuseaux du râtelier, pour éplucher la paille, dont il mange l'enveloppe extérieure, et pour chercher les épis et les brins d'herbes qui s'y trouvent mêlés ; elles blessent très-fréquemment les brebis dans le passage des portes, et il n'est pas rare qu'elles deviennent funestes aux beliers dans les combats qu'ils se livrent entre eux.

Il y a deux manières d'amputer les cornes : on se sert de la scie ; on se sert du ciseau. Dans le premier cas, on emploie une scie à main *très-friande ;* les scies anglaises à poignée sont les plus commodes pour cette opération. Un homme tient ferme la tête du belier ; un second fait l'amputation, qui ne demande qu'un instant très-court, lorsque l'opérateur sait se servir de la scie.

L'amputation par le ciseau, dont se servent les Espagnols, est moins simple. On creuse une fosse de la longueur et de la lageur d'un mouton ; on lui donne cinq ou six pouces de profondeur ; on en creuse une seconde moins large à l'un des bouts de la première, avec laquelle

elle forme une croix. On place dans cette dernière fosse, qui est peu profonde, un madrier qui doit servir de point d'appui pour soutenir la tête du belier, qu'on renverse sur le dos, dans la fosse qui forme l'arbre de la croix. Un homme s'étend à plat ventre sur le belier; il appuie fortement la tête de l'animal sur le madrier, d'une main, tandis que, de l'autre, il tient empoigné un long et large ciseau, pesant quatre ou cinq livres, qu'il fixe successivement sur les cornes, et sur lequel un second homme assène un ou deux coups d'un mail de bois, ce qui suffit pour emporter très-net la partie de la corne qu'on a dessein de retrancher. L'appareil qu'exige cette méthode doit lui faire préférer celle de la scie.

C'est à un an que se fait ordinairement cette opération. Il n'est pas rare que les cornes, en repoussant, viennent à toucher quelques parties de la tête, qu'elles gênent beaucoup, dans lesquelles même elles finiroient par s'enfoncer, si l'on n'avoit l'attention de faire une seconde amputation.

La queue est, dans le mouton, un fardeau à-peu-près inutile et incommode. La queue se charge d'ordures qu'elle dépose en grande partie

sur la toison. Les Anglais, les Espagnols, et généralement tous les peuples qui se sont attachés à l'amélioration des laines, ont grand soin de retrancher la queue à leurs bêtes à laine; ils prétendent d'ailleurs que le retranchement de la queue, en déterminant la nourriture du côté de la croupe, contribue à l'arrondir. En mettant de côté cette opinion, qui tient peut-être à une illusion d'optique, il est certain que cette opération présente assez d'avantages pour n'être pas négligée. On attend, pour couper la queue, que les agneaux aient trois ou quatre mois : on la coupe à trois ou quatre pouces de son origine : il ne seroit pas sans danger de la couper trop près.

XVI.

Produit d'un Troupeau de race d'Espagne.

Aucune entreprise agricole ne présente un produit aussi sûr et aussi considérable qu'un troupeau espagnol. Des beliers, des moutons de cette race, portent jusqu'à treize ou quatorze livres de laine; le poids moyen de leur toison peut être évalué de huit à neuf; celle des brebis, de cinq à six. La laine de cette qualité s'est toujours vendue au moins trois fois autant que

celle de nos races communes. On gagne donc tout-à-la-fois, et considérablement, tant sur la qualité que sur la quantité. Les productions se vendent un prix considérable; des beliers ont été vendus jusqu'à plus de mille livres en numéraire. Mais en portant seulement chaque production à soixante livres, on voit qu'un troupeau de cent bêtes donnera beaucoup plus de profit que tout le domaine sur lequel il sera nourri.

Il n'est pas inutile de présenter ici le tableau de ce produit.

Il faut, pour un troupeau de cent brebis et trois ou quatre beliers, un berger dont l'entretien, les gages, joints à la nourriture de ses chiens, peuvent être évalués à sept cents francs, ci..... 700 francs.

Pour la nourriture à la bergerie pendant six mois au plus, à raison, pour chaque individu, de deux livres de foin, évalué à vingt francs le millier de livres, ce qui peut être regardé comme le prix moyen des foins de première qualité dans toute la République..... 800.

1500.

De l'autre part. . .	1500.
Pour la nourriture, pendant six mois, de quatre-vingts agneaux que donneront cent brebis, à raison d'une livre de foin pour chacun.....	300.
Pour frais de tonte et autres menus frais.....	50.
Total de la dépense.....	1850.
Cent quatre toisons, pesant six livres chacune, à raison de deux francs la livre en suint, ce qui est le taux le plus bas.....	1248.
Quatre-vingts toisons d'agneaux, pesant deux livres chacune, à raison d'un franc vingt-cinq centimes la livre.....	200.
Soixante, tant beliers que brebis, vendus à raison de quarante-huit francs seulement par tête, en supposant qu'il faille en réserver vingt pour recruter le troupeau, ce qui est une supposition trop forte.....	2880.
Total de la recette.....	4328.

L'excédent de la recette sur la dépense est donc de 2478 francs; et je n'ai point fait entrer en compte l'engrais fourni par le troupeau, engrais d'un si grand prix, que le plus grand nombre des cultivateurs ne tiennent des troupeaux que pour cet objet. Je l'ai fait entrer en compensation de la paille, que je n'ai point non plus comptée, mais dont il excède de beaucoup la valeur. Je n'ai point aussi porté en recette les réformes; j'ai supposé qu'un troupeau de cent bêtes en perdoit vingt par an, quoique la perte ne soit réellement pas de la moitié.

Si l'on fait attention qu'une exploitation de cent arpens bien cultivés, dont un quart seulement seroit employé en prairies artificielles, et qui jouiroit de l'avantage de quelques friches, peut très-bien entretenir un troupeau de cent bêtes à laine, sans rien perdre, et en gagnant même sur les récoltes ordinaires, on reconnoîtra aisément la vérité de mon assertion, qu'il n'y a aucune branche d'industrie rurale aussi productive. (1)

---

(1) Le produit est dans une proportion bien plus

Qu'on ne soit point arrêté par la crainte chimérique que cette race ne dégénère en France ; qu'elle ne puisse réussir que sous le climat d'Espagne.

C'est cette même race qui a amélioré les troupeaux d'Angleterre ; et si on ne l'y trouve pas aujourd'hui dans toute sa pureté, c'est que les Anglais ont négligé les précautions que nous venons d'indiquer dans cette instruction pour les conserver.

Comment supposer que cette race ne puisse réussir sous le climat tempéré de la France, lorsqu'elle réussit sous le climat glacial de la Suède. Il y a trente ans que le citoyen Daubenton possède le troupeau de race d'Espagne, dont le succès étonnant a fait un si grand nombre de prosélytes à l'amélioration des bêtes à laine. Cette race, d'ailleurs, n'est pas plus propre à l'Espagne qu'à la France, qu'à l'Angleterre, qu'à la Suède ; elle est originaire d'Afrique, et l'on connoît l'époque de son importation en Espagne, dont les troupeaux indigè-

---

forte encore, lorsqu'au lieu de cent bêtes, l'exploitation permet d'en mettre deux cents sous la conduite du même berger.

nes sont couverts d'une laine extrêmement grossière, et se trouvent dans les mêmes cantons, sur les mêmes pâturages que la race à laine fine. La conservation de cette race n'est pas due davantage, comme on l'a prétendu, et comme beacoup de personnes l'assurent journellement, aux voyages que font tous les ans, du nord au midi, et du midi au nord, les troupeaux de *Mérinos* (c'est ainsi qu'on nomme les moutons à laine fine.) Ce qui le prouve, c'est qu'il existe dans l'Estramadure, des troupeaux de Mérinos qui sont stationnaires, ne sortent jamais de leur pâturage, que pour cette raison on appelle *estantes*, et dont, d'un aveu général, la laine est égale, et même supérieure en qualité à celle des troupeaux voyageurs ou *transhumans*.

Les Mérinos sont une variété dans l'espèce du mouton, comme les races de *barbet*, de *basset*, de *lévrier*, sont des variétés de l'espèce du chien; comme le bouc, le lapin, le chat angora, sont des variétés des espèces auxquelles ils appartiennent. On les conserve dans toute leur pureté en évitant de les mésallier. Il en est ainsi de la race de Mérinos; tous les cultivateurs qui ont eu le bon esprit de s'y attacher, qui, dans les premiers temps sur-tout, leur ont

donné des soins particuliers et une nourriture abondante et saine, ont joui du double avantage d'enrichir leur pays en s'enrichissant eux-mêmes. (1)

---

(1) L'un des cultivateurs français qui se sont occupés avec le plus de zèle et de succès de l'amélioration des bêtes à laine, le citoyen Chanorier, qui vient enfin d'être rendu à sa patrie, dont il ne s'étoit arraché que pour soustraire sa tête au couteau de la tyrannie, m'a assuré que la Saxe avoit, depuis 40 ans, augmenté son revenu de plus de 25 millions, par le seul effet de l'amélioration des bêtes à laine, opérée avec quatre mille bêtes extraites d'Espagne après la guerre d'Hanovre.

FIN.